

ECOLE DE GUERRE



PROMOTION *VERDUN*

2015 -2016

Le pragmatisme de Dewey, une théorie pour penser l'action militaire ?

Capitaine de corvette Quentin Vieux-Rochas

Sous la direction du

Capitaine de frégate Audrey Hérisson

Cadre professeur de groupe à l'école de guerre

John Dewey (1859-1952) est un philosophe ayant développé une pensée dite « pragmatique », qui accorde à l'environnement physique et social une place centrale. Il considère ainsi, renvoyant dos à dos les empiristes et les rationalistes, que théorie et expérience sont intimement imbriquées et qu'elles s'enrichissent mutuellement. Appliquant ce principe à sa philosophie, il cherche à la confronter au monde en évitant qu'elle ne reste dans une bulle stérile. Déjà déclinée dans le domaine de l'éducation ou de la politique, cette pensée à vocation pratique n'a cependant pas encore investi le domaine militaire. Pourtant, les militaires sont par essence des « actants », si bien que ses théories devraient pouvoir avantageusement se confronter aux réflexions que les officiers conduisent sur la guerre et les opérations. Cette étude vise donc à étudier les applications possibles de la philosophie de l'action de Dewey sur les processus intellectuels propres aux militaires, c'est-à-dire, non pas sur les travaux qu'ils conduisent dans le domaine dit « organique », semblables par bien des aspects aux organisations civiles, mais dans celui des opérations.

Le périmètre de la pensée militaire est trop vaste et trop hétérogène pour être entièrement couvert par cette étude ; il s'agit donc de préciser le segment sur lequel on travaillera. On peut d'abord distinguer les niveaux de responsabilité, qui se différencient notamment par leur étendue géographique et temporelle. On ne s'intéressera pas ici au niveau tactique, le domaine de l'exécution des ordres, car s'il nécessite bien entendu une réflexion, celle-ci se déploie dans un cadre espace-temps et avec une marge d'initiative réduits qui n'offrent pas le cadre idéal à une première étude des possibilités d'application de la philosophie de Dewey. On s'intéressera donc aux applications potentielles sur les deux autres niveaux de réflexion militaire, le stratégique et l'opératif, qui, tous deux, nécessitent une phase durant laquelle on prépare l'action qui sera conduite par la suite, que ce soit au niveau d'un théâtre d'opération (opératif) ou dans un cadre espace-temps encore plus vaste interagissant avec le domaine politique (stratégique). C'est en effet sur ces niveaux que la pensée de Dewey pourrait le plus facilement se déployer compte tenu du degré de liberté des acteurs (néanmoins relatif ; il s'agira d'une des questions soulevées). La réflexion change également de nature selon qu'on se place avant, pendant, ou après l'action. On se concentrera ici sur la phase se situant avant l'action. C'est le temps de la planification, celui où l'on cherche à savoir comment atteindre l'état final recherché, exigé par l'autorité politique, en s'appuyant sur une méthode, actuellement la COPD¹. Ici, la réflexion de Dewey peut parfaitement

¹*Comprehensive Operations Planning Directive*, méthode de planification de l'OTAN adoptée par la France permettant de concevoir un plan de niveau opératif à partir de directives stratégiques et d'une étude de

s'y appliquer en tant qu'elle cherche à savoir comment résoudre un problème. La conduite de l'action sera également exclue de cette étude compte tenu des nombreux écrits qui en traitent déjà, lesquels, pour la plupart, s'intéressent à savoir comment gérer « l'incertitude » ou « les frictions ». De même, le « *post action* », le temps du « retour d'expérience », constitue un sujet capital, mais moins vaste que celui de la planification, et dont la nécessité et les principes sont aujourd'hui assez consolidés ; il ne sera donc pas étudié ici.

Ainsi, il semble pertinent de centrer l'étude demandée sur **la plus-value que pourrait avoir l'application des principes de la philosophie de l'action de Dewey sur la phase de planification au niveau opératif ou stratégique et notamment**, dans une démarche très deweynienne cherchant une application concrète, **si cette étude pourrait conduire à envisager des modifications à la COPD.**

L'étude s'intéressera d'abord à caractériser les opérations militaires sous un angle philosophique de façon à en dégager les spécificités. Il sera alors possible de voir dans quelle mesure les deux concepts majeurs de la philosophie de l'action de Dewey que sont l'*enquête* et l'*habitude* peuvent constituer une grille d'analyse de nature à modifier le regard porté sur l'élaboration d'un plan de campagne, voire, plus généralement, sur la façon dont les militaires gagneraient à penser leur action.

1 PRINCIPES GENERAUX DE LA PHILOSOPHIE DE DEWEY

1.1 Fondement du pragmatisme

Pour Dewey, c'est l'environnement qui structure notre pensée et nos actes. Par conséquent, pour lui, il s'agit de ne pas se contenter d'étudier et se reposer sur les auteurs passés qui ont développé des systèmes propres à leur époque et leur environnement, mais de s'interroger en permanence sur ce que la philosophie pourrait apporter aux problèmes du monde actuel. Ces problèmes, explique-t-il, résultent quant à eux des interactions humaines, elles-mêmes évolutives. Il définit donc ainsi le postulat qui sous-tend sa méthode philosophique, qu'il appelle « *reconstruction* » : « le rôle, la problématique et la thématique de la philosophie naissent des contraintes et des tensions de la vie communautaire dans laquelle apparaît une forme spécifique de philosophie. En conséquence, les

l'environnement au sens large (ennemie, géographie, population, culture, politique, économique,...). Ce plan s'exprima sous la forme d'un « *operational design* » consistant en un séquençage d'actions à réaliser pour atteindre l'EFR, l'Etat Final Recherché.

problèmes spécifiques varient avec les changements qui affectent en permanence la vie humaine²».

Dewey a donc construit une pensée qui étudie la façon dont on interagit avec notre environnement, à la fois pour comprendre comment il nous façonne, mais aussi pour comprendre comment il est possible, réciproquement, de le modifier.

Pour expliquer la façon dont nous sommes modelés par l'environnement, il développe le concept d'habitude ; pour ce qui est de la façon dont on peut résoudre un problème, il développe celui de l'enquête.

1.1 Les concepts d'enquête et d'habitude

1.1.1 L'enquête

« L'enquête est la transformation contrôlée ou dirigée d'une situation indéterminée en une situation qui est si déterminée en ses distinctions et relations constitutives qu'elle convertit les éléments de la situation originelle en un tout unifié »³.

L'enquête est ce moment de transition entre une situation singulière originelle, dont l'attribut principal est l'indétermination, et une situation finale marquée par l'unification et la cohérence⁴. Dewey explique que la fin de l'enquête relève de l'« *assertibilité garantie* », qui signifie qu'une solution a été trouvée à une situation problématique dans le cadre de la « théorie de l'enquête ». Elle est synonyme de satisfaction, d'utilité. C'est « ce qui paie », « ce qui marche »⁵.

Le rapprochement avec ce à quoi sont confrontés les militaires est donc particulièrement pertinent puisqu'il s'agit bien pour eux de trouver une manœuvre « qui marche », établie face à une situation « indéterminée ».

1.1.2 L'habitude

Selon Dewey, nos actions sont principalement dirigées par ce qu'il appelle l'habitude, qui résulte de notre confrontation au monde et incarne l'incorporation de notre environnement par notre organisme.

² [3], préface, p.24

³ John DEWEY, *Logique. Théorie de l'enquête*

⁴ [10]

⁵ [9]

L'habitude est à distinguer de :

- l'instinct, ou de l'impulsion, car l'habitude est une disposition acquise et non innée ;
- la routine, qui décrit plutôt une façon d'agir, mécanique et aliénante, et non le moteur de nos actions.

De plus, Dewey fait une distinction entre habitude collective (*custom*), et individuelle (*habit*).

Ainsi, nos actions sont donc déterminées par nos habitudes avant d'être dirigées par des réflexes, ou par la réflexion en situation problématique⁶.

La construction de nos habitudes s'effectue dans la durée, dès l'enfance, durant laquelle elles s'établissent par l'influence de l'environnement sur nos impulsions. Une fois établies (à l'adolescence), elles ne peuvent ensuite qu'évoluer lentement, selon des modalités qui sont décrites au paragraphe 4.2. Cette évolution de nos habitudes constituera un point d'intérêt de cette étude car cela permettra d'appréhender notre capacité à s'adapter à l'environnement, autrement dit, à ne pas se scléroser dans une routine.

Un autre point intéressant à analyser porte sur la place de la volonté dans la détermination de nos actions. En effet, la volonté est considérée par de nombreux auteurs comme un facteur déterminant de la guerre, alors que Dewey, on le verra, considère qu'elle influe peu sur nos actions, ou sous une forme que le sens courant ignore.

2 LES OPERATIONS MILITAIRES EN TANT QU'OBJET PHILOSOPHIQUE

2.1 Un objet encore peu étudié

2.1.1 La pensée militaire, un nain dans la recherche universitaire

Un certain nombre d'idées reçues fait obstacle à la connaissance de la stratégie et à son appropriation par les sciences sociales : elle serait matérialiste (donc n'admettrait comme réalité que la matière), « praxéologue » (n'ayant qu'une vision pratique, elle peinerait à conceptualiser) et rationaliste (et évacuerait donc les facteurs non rationnels)⁷.

⁶ qui est d'ailleurs elle-même dirigée par des habitudes spécifiques au domaine dans lequel elle s'exerce. L'environnement s'exprimant à travers ces habitudes, on peut donc considérer, par un syllogisme simple, que l'environnement s'exprime dans notre réflexion, ce qui fait de Dewey un penseur externaliste, qui considère que la pensée ne peut être généré simplement par l'organisme.

⁷ [12], p.1, Pascal Venesson citant Barry Buzan et Lene Hansen, *The Evolution of International Security Studies*, Cambridge University Press, 2009, p.73, 77, 89 et 187 et Rob Ayson, "strategic studies"

Cette vision de la stratégie, que Pascal Venesson⁸ dénonce et dont il montre les limites, explique en partie la difficulté à donner un fort écho à ce domaine de connaissance. Or, dans la mesure où c'est le domaine dans lequel le militaire est le plus légitime, on comprend qu'il ne lui soit pas aisé d'établir des passerelles avec le monde de la recherche universitaire. Aussi ces deux mondes (militaire et universitaire) se sont-ils longtemps tourné le dos, comme en témoigne certaines pages de Jaurès dans lesquelles il appelle à un rapprochement, notamment au niveau de la formation des officiers⁹.

Si la voix des militaires s'est fait quelque peu entendre par la suite, J. Henrotin, O. Schmitt et S. Taillat soulignent que finalement, « la liberté d'expression des militaires, réduite dès les années 60, a conduit, par ricochet, à ne plus guère prendre en compte les résultats des recherches ».¹⁰

Ils concluent donc que, de la sorte, « la quadrature du cercle est ainsi réalisée : en n'étant pas reconnues en tant que telles, les études stratégiques ne drainent pas avec elles un corpus méthodologique élémentaires, impliquant en retour une production médiocre et ne pouvant que délégitimer l'intérêt académique pour elles »¹¹.

2.1.2 ... et tout particulièrement dans le champ philosophique

Si la sociologie et les sciences politiques ont peu investi le champ de la stratégie, la philosophie, quant à elle, n'a fait que l'effleurer. Gilles Deleuze a bien élaboré le concept de « machine de guerre », Jean Guilton s'est quant à lui intéressé à cette question dans *La Pensée et la Guerre*, et certaines pages de Karl von Clausewitz peuvent en effet entrer dans le périmètre de la philosophie ; mais même Dewey, pourtant convaincu que les acteurs de terrain ont vocation à penser leur action, considérait que le militaire était de toute façon incapable de penser, puisque prisonnier d'une autorité supérieure castratrice :

On ne pense pas lorsque, dans la difficulté, l'action est dictée par l'autorité. Les soldats connaissent bon nombre de difficultés et de contraintes, mais *en tant que soldats* – comme dirait Aristote - *ils ne se distinguent pas par leur pensée : on pense pour eux, en haut lieu*. (...) Là où l'autorité impose son règne de l'extérieur, la pensée est tenue pour suspecte et impertinente.¹²

⁸ [12], Avant-Propos p.2 à 10

⁹ JAURES Jean, *L'Armée nouvelle*, Fayard (Société des œuvres jaurésiennes), 2012

¹⁰ [12], p.19

¹¹ [12], p.21

¹² [3], p.195, je souligne

Une illustration de ce manque d'investissement du domaine militaire par la philosophie est ainsi qu'aujourd'hui, aucun officier d'active n'est titulaire d'un doctorat en philosophie, alors qu'il existe une petite dizaine de docteurs en histoire ou en sciences politiques¹³.

Au bilan, la littérature scientifique et philosophique aborde trop peu les questions pourtant essentielles qui constituent les préliminaires à toute étude philosophique : quelle est la nature de l'objet étudié ? Quelles en sont les spécificités ? L'étude doit-elle être de nature scientifique ou artistique/esthétique ? Sur quels principes de pensée les méthodes de raisonnement militaire et les doctrines sont-elles pensées ? Aucune de ces questions ne trouve de réponses évidentes et consensuelles. Il s'agit donc bien, dans cette première étape, de caractériser le champ de l'étude.

2.2 L'étude philosophique des opérations militaires : épistémologie ou esthétique ?

La question de la nature de la guerre comme science ou comme art a été abordée dès les premiers traités s'intéressant à cette notion, et on pourrait considérer que la position a lentement glissé d'une vision artistique/artisanale à une vision plutôt scientifique. Platon expliquait ainsi clairement que le militaire apprend à faire la guerre en la faisant, et au contact de ses anciens. Pour lui, nulle règle ne peut se substituer à ce savoir :

Le conservateur ne peut accepter l'idée d'enseigner l'art de la guerre par la science et ses règles abstraites (...). On apprend l'art du combat par la fréquentation de ceux qui ont eux-mêmes appris à défendre leur pays, en s'imprégnant de ses idéaux et de ses coutumes¹⁴.

À la même époque, mais dans un espace culturel bien différent, Sun Tzu considérait la guerre comme un art « qui ne peut s'apprendre », même si elle comporte néanmoins une part de science par les calculs et actions à entreprendre dans des cas identifiés.

La position de Clausewitz est également ambivalente, mais penche davantage en faveur de la science, ne serait-ce que parce qu'il ambitionne de construire une théorie scientifique de la guerre. Il affirme dans son ouvrage de référence¹⁵:

Créer et produire, c'est le royaume de l'art ; rechercher et savoir, celui de la science. La conclusion s'impose : il vaut mieux parler d'art de la guerre que de science de la guerre. (...) Mais nous affirmons derechef que la guerre n'est ni un art ni une science au sens propre, nous disons que la guerre appartient au domaine de l'existence sociale.

¹³ Essentiellement au sein de l'armée de terre.

¹⁴ [3], p.73

¹⁵ [15] livre II, chap. 3, p.135-136

La position de Clausewitz consiste donc à considérer l'étude de la guerre comme une science humaine et sociale, et la place quelque part *entre* la science et l'art.

Quelques remarques complémentaires permettent de souligner la difficulté à identifier la nature de la guerre :

- la dimension artistique ou artisanale ne peut être niée dans la mesure où un plan militaire n'est pas déduit mécaniquement, par un cheminement logique, comme on résoudrait un système d'équation. L'expérience montre en effet qu'à l'instar de la création artistique ou de l'artisanat où, en respectant une même méthode de création ou de production, les résultats peuvent différer largement, aucune méthode ne permet de déterminer un plan de façon unique. Néanmoins, deux objections majeures peu évoquées par les auteurs peuvent être mises en avant pour empêcher toute classification purement « artistique » :
 1. La finalité de la démarche. S'il n'existe pas de consensus sur la définition de l'art, la question de savoir ce à quoi il aspire est en revanche largement partagée : une œuvre d'art vise à provoquer chez le spectateur un sentiment, fût-il désagréable (répulsion devant les horreurs de massacres ou de d'injustice par exemple). Ce n'est évidemment pas ce que l'on attend d'un plan d'opération. Ce dernier ne cherche pas à être « beau » au sens kantien du terme, c'est-à-dire à « plaire universellement et sans concept »¹⁶.
 2. De plus, une œuvre d'art hissée au rang de chef d'œuvre, a vocation à être éternelle¹⁷, alors qu'un plan d'opération est périssable puisqu'il ne peut s'appliquer que dans les circonstances du moment. C'est ce qui distingue une partition de musique et un ordre d'opération...
- Quant à la classification « scientifique », elle se heurte, on l'a dit, à l'impossibilité de l'englober dans un système d'axiomes et de lois, mais elle comporte néanmoins une dimension scientifique en ce qu'elle s'est évertuée à dégager des principes, autrement dit des théorèmes : « surprise », « concentration des efforts », « économie des forces » ou au niveau plus tactique, « pas un pas sans appui ». Ces principes ne constituent pas simplement des règles à respecter comme pourraient l'être des règles propres à un courant artistique ou à un corps d'artisans. Elles ont vocation à être vraies, universellement.

¹⁶ Kant, Critique de la Faculté de Juger.

¹⁷ Hegel considère ainsi que c'est dans la capacité d'une œuvre d'art à traverser les époques que l'on reconnaît un chef d'œuvre.

Il est néanmoins intéressant de noter qu'aujourd'hui, les militaires auraient tendance à considérer que la planification et la conduite de la guerre relèvent de l'art, en évoquant bien volontiers la notion « d'art opératif »¹⁸.

Dewey permet de dépasser cette problématique en affirmant qu'il n'existe pas de frontière nette entre art et science. Il écrit ainsi à propos de la logique, qui constitue le cadre de la pensée de l'action :

La logique est à la fois une science et un art : c'est une science en tant qu'elle rend compte de façon organisée, descriptive et éprouvée, de la façon dont la pensée fonctionne effectivement. C'est un art en tant qu'en s'appuyant sur cette description, elle projette des méthodes grâce auxquelles des pensées futures sauront profiter des opérations qui marchent et éviter celles qui ne marchent pas.¹⁹

Ainsi, pour Dewey, la question de savoir si la pensée de l'action militaire, comme tout processus de décision, est un art ou une science, serait une question dépassée, sauf à dire et préciser qu'il s'agit des deux.

Cet éclairage permet de mieux cerner la nature des opérations militaires, et de savoir ainsi de quelle discipline relève leur étude : d'après la philosophie de Dewey, l'approche philosophique sur cette question ne peut relever d'une démarche exclusivement épistémologique, c'est-à-dire appliquant des schémas d'analyse relatifs à l'étude des sciences, ou bien exclusivement esthétique, c'est-à-dire relative à l'étude des arts. L'analyse de la planification militaire sous un angle deweyien dépassera donc cette dichotomie science/art : il s'agit de chercher à « reconstruire » la pensée militaire.

2.3 Penser les opérations militaires : une antéphysique

Après avoir identifié le type de méthode à mettre en œuvre pour étudier la planification militaire, il s'agit ici d'identifier ce qui fait la spécificité des opérations militaires en tant qu'objet philosophique.

Cette spécificité est à rechercher dans la façon dont le stratège (ou le planificateur) expérimente la solution au problème auquel il est confronté. En effet, le militaire ne peut la vérifier que lorsqu'il met son plan à exécution puisqu'il lui est impossible de l'éprouver auparavant comme le ferait un chercheur dans son laboratoire. De plus, une fois exécuté, il ne retrouvera jamais les conditions dans (et pour) lesquelles ce plan a été établi. Sa construction intellectuelle n'est donc ni

¹⁸ Sans doute la comparaison est-elle d'ailleurs plus pertinente avec les artisans qu'avec les artistes, les premiers cherchant à reproduire plusieurs fois le même type de travail en suivant un schéma général, à la différence d'un artiste qui génère une œuvre absolument unique et qui participe de l'élaboration du code lui-même.

¹⁹ [3], p. 191

« testable » ni reproductible. Cette spécificité nécessite de définir un nouveau domaine d'étude. En effet :

- si on formule une solution non vérifiable, on est dans le domaine de la métaphysique ;
- si on formule une solution vérifiable et reproductible, on est dans le domaine des sciences expérimentales (physique, biologie,...) ;
- en revanche, il n'existe pas de domaine qui consisterait à formuler une solution vérifiable *a posteriori* uniquement, et non reproductible. Dans la mesure où le travail de recherche s'élabore exclusivement en amont du processus d'expérimentation, je propose donc de parler d'« **anté-physique** ». ²⁰

L'antéphysique pourrait sembler, par définition, n'être pas parfaitement compatible avec le raisonnement hypothético-déductif (ou « déductif »), qui consiste à élaborer des hypothèses que l'on confronte ensuite à la réalité, de façon itérative. Faute de pouvoir tester la solution, le raisonnement ne s'appuierait alors que sur l'induction, c'est-à-dire l'élaboration de connaissances à partir de ce que livre l'expérience. Mais y est-on réellement condamné, considérant que l'hypothético déductif ne serait pas vraiment applicable ? Est-ce une difficulté insurmontable selon Dewey ?

Il est particulièrement éclairant de faire le rapprochement entre l'anté-physique et la conception que se fait Dewey de l'élaboration et de la construction de connaissance. Pour ce dernier, seule l'expérimentation permet de s'assurer de la validité d'une hypothèse et, par conséquent, « une méthode d'action est par nature hypothétique, incertaine, tant qu'elle n'a pas subi l'épreuve des faits (...). Ainsi, même une théorie très bien élaborée demeure une hypothèse. (...) Disons-le : « vrai » signifie « vérifié »²¹ ». Par ailleurs, il explique également qu'une hypothèse validée par l'expérience devient immédiatement périmée car l'environnement, qui conditionne à la fois la façon dont elle a été établie et testée, change en permanence²². Ainsi, d'après Dewey, les caractéristiques de l'antéphysique consistant, d'une part, à ne pas pouvoir avoir de certitudes sur la validité d'un plan sans l'avoir testé auparavant, et, d'autre part, à considérer ce plan comme non reproductible, correspond justement à ce que devrait être toute démarche intellectuelle visant à construire une connaissance. Autrement dit, le pragmatisme de Dewey appelle en quelque sorte à

²⁰ On notera que l'antéphysique et les sciences sociales se distinguent en ce que ces dernières arrivent à isoler des paramètres et de prédire ainsi ce que sera la réaction d'un groupe ou d'un individu dans un environnement donné, ce qui demeure impossible pour un plan militaire qui dépend d'un nombre de paramètres bien trop important.

²¹ [3], p.201 et p.215

²² Ce qui n'est pas sans rappeler Héraclite : « on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve ».

donner à toute physique une dimension anté-physique : il faudrait toujours confronter à l'expérience, et ne jamais considérer qu'une théorie puisse devenir une doctrine immuable.

Ainsi, la confrontation des spécificités de l'élaboration d'un plan militaire et de la théorie de la connaissance de Dewey, permet de mettre en lumière que l'environnement intellectuel du militaire correspond, par nature et construction, à la façon dont Dewey conçoit la réflexion intellectuelle. Il est donc tout particulièrement pertinent d'étudier dans quelle mesure les modalités et concepts spécifiques de sa pensée peuvent enrichir la réflexion militaire. Ainsi, en quelque sorte, le militaire n'a pas à rechercher à être pragmatiste : il a vocation à l'être par nature.

Il devrait donc y avoir une identité entre les modalités de l'enquête telle que Dewey la conçoit et le processus de planification militaire actuel. Il s'agit donc maintenant d'effectuer cette comparaison pour déceler les divergences et voir dans quelle mesure elles peuvent être considérées comme autant d'imperfections améliorables.

3 APPLICATION DU CONCEPT D'ENQUETE A LA PENSEE MILITAIRE

3.1 De la nécessité du *wargame*

Comment un militaire peut-il augmenter le degré de confiance en son hypothèse alors même que sa démarche est antéphysique ? Dans la mesure où il s'agit pour lui de se rapprocher au mieux du réel, il lui faut réaliser ce qui est déjà intégré dans la COPD : le *wargame*, dans des conditions les plus réalistes possibles, en intégrant les réactions de l'ennemi mais aussi l'environnement physique et humain. La démarche est souvent déroulée mentalement, par expérience, en imaginant la façon dont les événements pourraient se dérouler. C'est d'ailleurs souvent à l'aune de la capacité du planificateur à réaliser cet exercice mental qu'on jugera de son « pragmatisme »...

Le *wargame* n'est donc généralement pas conduit de façon structurée, organisée, alors même qu'il est décrit dans toutes les méthodes de planification depuis de nombreuses années. S'il n'est pas conduit, c'est souvent qu'il ne fait l'objet d'aucun formalisme, d'aucune production, autrement dit, plus prosaïquement, d'aucune « *slide ppt* ». ²³ Or, un JOPG ²⁴ travaillant toujours à un *tempo* élevé est souvent conduit à compacter les étapes de la méthode. Il est donc difficile de consacrer du temps dont on ne dispose pas à une étape qui ne sera pas présentée. Pourtant, Dewey

²³ La validation d'un mode d'action se fait en après deux présentations (*mission analysis brief* et *decision brief*) dont le format de référence comporte chacune 60 *slides*...

²⁴ *Joint Operational Planning Group*, groupe en charge de la planification des opérations

s'insurgerait contre ce biais, cette absence de projection dans le monde réel, d'expérimentation certes fictive et partielle, mais recherchant à anticiper en ancrant dans le réel l'option pressentie.

3.2 De la nécessité de la confrontation des modes d'actions aux principes de stratégie militaire.

« L'observation n'est pas une fin en soi mais (doit) s'accompagner d'inférences, de prédictions, bref, d'une pensée, d'un concept »²⁵. Il s'agit donc de « valoriser » l'observation du réel par la pensée... alors qu'aucune pensée ne peut pourtant être considérée comme vraie *a priori*. Comment, dès lors, s'assurer que la théorie à laquelle on fait appel (lorsqu'on « infère le réel ») est une théorie « valable » puisqu'elle ne sera jugée comme telle que *post action* ? Il faut pour cela avoir une démarche inductive (qui part du réel) tout autant que « déductive » (qui formule des d'hypothèses, c'est-à-dire des principes, des lois...).

Pour cela, Dewey considère qu'il faut utiliser la théorie, qu'il qualifie « d'abstraction », définie comme « un aspect de l'expérience choisi pour l'aide qu'il peut apporter dans la compréhension de quelque chose d'autre. (...) Elle représente la façon pour l'expérience d'être mise à profit pour une autre expérience et ainsi d'établir quelque chose d'éclairant »²⁶. Une abstraction, pour Dewey, en tant qu'elle provient de l'expérience, est donc une abstraction inductive. Néanmoins, « plus elle est théorique, abstraite, plus elle a de chance de pouvoir faire face à n'importe quelle situation »²⁷ ; pour autant, « rien ne garantit que ce qui est extrait d'une situation concrète puisse s'appliquer avec quelques réussites à un autre cas individuel puisque dans la mesure où ils sont individuels et concrets, ils sont nécessairement dissemblables »²⁸. L'équilibre est donc étroit entre l'utilisation d'une abstraction « établissant quelque chose d'éclairant » et d'une abstraction « inappropriée »...

Quelles seraient alors les « abstractions » utilisables dans la planification ? En réalité, elles existent déjà et ont fait l'objet de nombreuses études sous le vocable de « principes stratégiques » qui, parce qu'ils sont issus d'observations historiques, sont donc bien des abstractions inductives. De plus, ces principes ont justement pour ambition de ne pas décrire de procédés d'exécution qui seraient trop contingents, mais de rester au contraire généraux. S'il ne fallait en citer que deux, disons : « surprise » et « concentration des efforts ». Pour autant, la méthode n'impose en rien de s'assurer du respect de ces principes dans l'élaboration d'un mode d'action. Il conviendrait donc

²⁵ [3], p.199

²⁶ Ibid., p.206

²⁷ Ibid., p.206

²⁸ Ibid., p.207

de mieux formaliser l'application de ces principes, autrement dit, d'allier induction et l'hypothético-déduction.

Il convient en tout état de cause de ne pas s'arc-bouter non plus sur des principes immuables, devenus dogmes, puisqu'il s'agit de généralisations issues de certains contextes et ne sont donc que des hypothèses. D'autres peuvent encore être induites. De plus, « l'hypothèse vraie est celle qui marche » ou, dit autrement : « est vrai ce qui a été vérifié, et rien d'autre »²⁹. Son propos vise bien ici à se débarrasser de toute forme d'argument d'autorité qui rend l'appréhension de l'avenir aléatoire, puisque les dogmes sont fondés sur une expérience ancienne et qu'ils ne sont donc pas, par conséquent, issus de l'expérience présente, si bien qu'absolument rien n'assure de leur pertinence devant les nouvelles conditions.

3.3 De la nécessité de l'implication du militaire dans les processus intellectuels théoriques

3.3.1 Dans la recherche universitaire

Dewey, dès lors qu'il aurait compris que le fonctionnement actuel des armées ne repose pas sur une application mécanique et décérébrée d'une hiérarchie déshumanisée, déplorerait très probablement la faible portée de la parole du militaire. Sans doute, identifierait-il cette situation au résultat d'une démarche non pragmatique dissociant théorie et expérience, comme il l'explique dans *Reconstruction en philosophie* :

Toute alternative [à considérer que l'observation est extérieure et antérieure à la pensée] participe d'une stratégie d'évitement et d'aveuglement qui (...) mène à cet idéalisme particulier que l'on a qualifié de « somnambulisme intellectuel ». Elle permet l'émergence d'un type de « penseurs » sans contact avec la pratique et donc sans contact avec l'épreuve que l'application impose à la pensée, une classe irresponsable et socialement supérieure. Telles sont les circonstances à l'origine de la tragique séparation de la théorie et de la pratique qui conduit d'une part à mettre la théorie sur un piédestal et d'autre part à tenir la pratique en piètre estime.³⁰

Cette distinction, cette scission entre « théoriciens » et « praticiens » se retrouve chez les militaires sous la forme d'une opposition entre les militaires « de terrain », c'est-à-dire les opérationnels qui ont une expérience du combat, et ceux qui tâchent de « penser » la guerre sans pour autant y avoir été confrontés. La différence réside en ce qu'au sein de la communauté militaire, c'est souvent celui qui pratique, c'est-à-dire l'homme de terrain, qui est placé sur un piédestal. Pour les

²⁹ [3], p.215

³⁰ Ibid., p.197

militaires, celui qui sait, c'est celui qui est allé au feu³¹. Cela conduit malheureusement assez naturellement, d'un côté, à laisser la « pensée de la guerre » à des intellectuels exposés au danger du somnambulisme, faute de créer un lien et un dialogue avec ceux qui pratiquent, et, d'un autre côté, à ce que bon nombre de « praticiens » refusent d'intellectualiser leur action, arguant de la contingence et de l'inévitable gestion « en conduite », reposant sur des automatismes acquis par une longue expérience.

Cette analyse permet d'expliquer en partie le constat dressé par les chercheurs déplorant la faible empreinte française dans la pensée de la guerre³² : ceux qui la pratiquent ne cherchent que rarement à la penser, ou ne sont pas écoutés par ceux qui la pensent « hors sol ».

3.3.2 Dans le processus décisionnel politique et notamment dans la définition de l'*end-state*

Dewey définit l'enquête comme le processus permettant de résoudre une difficulté, une distorsion entre la façon dont les faits se déroulent et la façon dont on aimerait qu'ils se déroulent. La planification d'une opération militaire vise exactement à cela puisqu'elle permet de fournir une réponse à une situation « déséquilibrée ». Mais pour Dewey, le but de l'enquête doit se dessiner avec l'enquête elle-même :

Toute contrainte imposée quant aux fins limite le processus de pensée lui-même. (...) Le savoir ne fonctionne à plein que lorsque sa finalité s'élabore au cours du processus d'enquête et d'examen lui-même. Une enquête désintéressée et impartiale est loin d'être synonyme de savoir clos sur lui-même et irresponsable, cela signifie que nulle finalité n'est imposée à l'avance pour contraindre des activités d'observation, de formation des idées et d'application³³.

Autrement dit, il est terriblement contre-productif qu'un acteur exogène au processus d'enquête définisse par avance le résultat attendu. Or, il est pourtant demandé au militaire, lors de sa planification (c'est-à-dire son enquête), de trouver un moyen d'atteindre un EFR³⁴ qui est précisément défini par l'autorité politique, c'est-à-dire par un acteur exogène à l'enquête. Cet éclairage fournit un élément d'explication relatif aux difficultés rencontrées quelques fois dans la réalisation du plan...

³¹ C'est ce qui sous-tend, par exemple, un livre récent publié sous la direction du Général Benoit Durieux : *La Guerre par ceux qui la font*

³² Pascal Venesson et Joseph Henrotin notamment.

³³ [3], p.202

³⁴ Etat Final Recherché

Cependant, il est possible d'imaginer une compréhension deweyenne alternative. On pourrait en effet considérer que l'EFR constitue le résultat de l'enquête que conduit l'autorité politique face au problème auquel il est confronté : la Nation est menacée par les actes terroristes, il s'agit donc de les neutraliser là où ils se préparent, en Syrie ou au Sahel (=EFR). Le militaire, à son niveau, se trouve alors confronté à un autre problème : celui de résoudre l'EFR imposé par le politique avec des éléments de compréhension différents dans la mesure où il évolue dans un environnement différent, ne serait-ce que parce qu'il est aussi confronté aux problèmes provoqués par l'action de l'ennemi. Ainsi, lorsqu'une enquête engendre une autre enquête, cela conduit à une situation aporétique puisque la deuxième doit répondre à des injonctions différentes, donc souvent contradictoires ! La remarque de Dewey affirmant que les militaires étaient soumis à des contraintes inhibant leur réflexion montre qu'il avait d'ailleurs bien identifié qu'il y avait un problème !

Cette approche peut donc sembler remettre en cause le bien-fondé de faire définir l'EFR par l'autorité politique, ce qui constituerait une entorse importante approche clausewitzienne selon laquelle la guerre est une poursuite de la politique par d'autres moyens³⁵. En réalité, cet éclairage montre surtout l'impérieuse nécessité d'établir un dialogue étroit entre celui qui fixe l'objectif et celui qui pense l'action. Tout éloignement entre ces deux sphères, qui pensent différemment puisqu'elles évoluent dans des environnements différents³⁶, peut conduire à l'échec. Cette conclusion permet donc de rejoindre par un autre chemin les conclusions de Clausewitz qui considère qu'il est « indispensable au politique d'avoir quelques lumières des affaires militaires »³⁷. Pour cela, ce dernier explique même :

Pour qu'une guerre corresponde pleinement aux desseins de la politique, et que la politique soit parfaitement adaptée aux moyens militaires, la seule solution, quand l'homme d'état et le soldat ne sont pas réunis en une seule personne, c'est de faire du commandant en chef un membre du gouvernement, afin que le cabinet prenne part à toutes les grandes résolutions militaires³⁸.

Les conclusions auxquelles mène la philosophie de Dewey appliquée à la guerre et celles énoncées par Clausewitz s'accordent donc sur la nécessité d'un dialogue étroit entre politique et militaire.

³⁵ Cette position est connue et se retrouve dans la ref [15] qui l'assène clairement au livre 8, chapitre VIb : « la subordination du point de vue politique au point de vue militaire serait une absurdité car c'est la politique qui a créé la guerre », « une grande entreprise militaire ne peut être laissée aux seuls critères militaires : ce serait inacceptable et même dangereux »

³⁶ Pour mémoire, le modelage de la pensée par l'environnement constitue le cœur de la pensée pragmatique.

³⁷ [15], livre 8, chap VIb

³⁸ *Ibid.*.

Cela peut paraître une évidence, mais si Clausewitz le martèle ainsi, c'est que ce dialogue n'est en effet pas toujours aussi fluide qu'il le devrait.

Toujours est-il qu'il existe donc un décalage entre ce que devrait être le processus de l'enquête telle que Dewey le conçoit et ce que l'on peut identifier de la façon dont elle est pratiquée par les militaires. Ce décalage peut être illustré sur la figure 1.

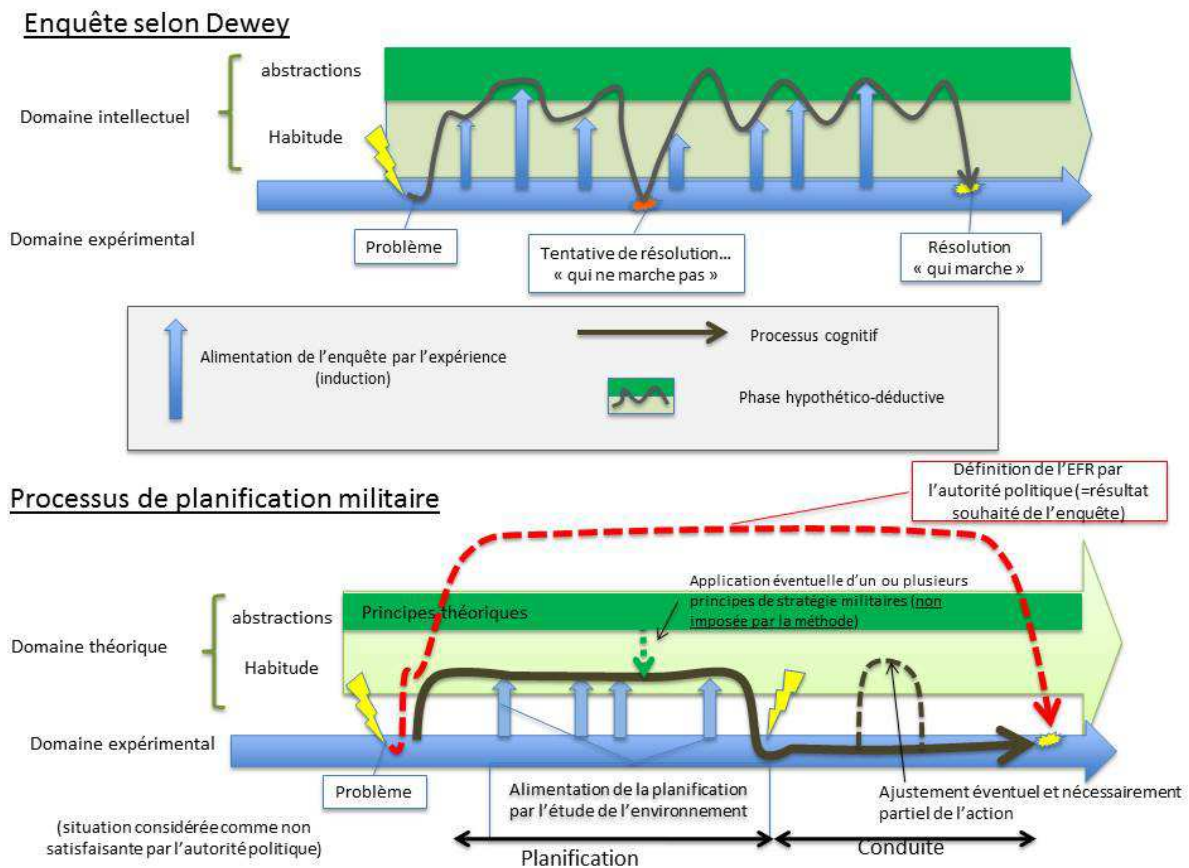


Fig 1 : schématisation des processus d'enquête Deweyien et militaire

4 APPLICATION DU CONCEPT D'HABITUDE A LA PENSEE MILITAIRE

4.1 Triompher par la bonne habitude

4.1.1 L'habitude, déterminant de la victoire

La littérature militaire a identifié depuis bien longtemps que la volonté était un facteur déterminant de la victoire. Clausewitz décrit ainsi la guerre comme un « acte de la force par lequel nous cherchons à contraindre l'adversaire à se soumettre à notre volonté »³⁹. Plus récemment, le général

³⁹ [15] p.37

Beaufre a quant à lui défini la stratégie comme « une dialectique des volontés »⁴⁰. Si la volonté est le déterminant de la victoire, il semble donc particulièrement intéressant de se demander quels en sont les principes moteurs, ce qui la détermine, la régit. Dewey apporte sur cette question un éclairage original et utile, lui qui traite assez largement de cette notion en étudiant son rôle dans le moteur de nos actions⁴¹. Mais avant d'étudier les applications de cet aspect de la philosophie dans le domaine de la guerre, il convient de préciser le sens accordé à cette notion. Il est possible de comprendre « volonté » comme une faculté de l'homme de se déterminer à faire ou à ne pas faire quelque chose, d'accomplir des mouvements et des actes en les contrôlant, c'est-à-dire consciemment. C'est avec cette acception qu'il faut comprendre les deux citations précédentes⁴². Il est cependant également possible que « volonté » renvoie à la force de caractère, la persévérance, que l'on désigne communément par l'expression « avoir de la volonté ». La volonté comprise en ce sens sera évoquée dans un deuxième temps.

Chez Dewey, la volonté en tant que processus intellectuel et non caractère, n'a pas d'existence propre car ce sont nos habitudes qui régissent nos actes. A l'appui de sa démonstration, il évoque les « mauvaises habitudes » (dépendances aux drogues ou à l'alcool, aux jeux d'argent, à la procrastination) pour montrer qu'il existe bien une force supérieure à notre volonté : « *A bad habit overrides our formal resolution, our conscious decisions. When we are honest with ourselves we acknowledge that a habit has this power because it is so intimately a part of ourselves. It has a hold upon us because we are habit.* »⁴³. Ce qui lui fait dire plus loin : « *in any intelligible sense of the word will, all habits are will* »⁴⁴.

Pour Dewey, ce sont donc nos habitudes qui vont déterminer ce que nous *pouvons vouloir*. Il illustre son propos en prenant l'exemple d'une personne incapable de se tenir droit sur une chaise. Il explique qu'il ne suffit pas à cette personne de *vouloir* se tenir droite pour y arriver, car cela ne supprimera pas la cause de sa posture, qui peut résider dans sa colonne vertébrale, dans sa chaise, ou dans un problème musculaire. Ainsi, seul celui qui *peut* se tenir droit y parviendra.

⁴⁰ Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Ed. Pluriel, 2012, p. 34.

⁴¹ [14] part 1, section 2

⁴² Ce sens est proche de celui de « volition », utilisé en psychologie

⁴³ « Une mauvaise habitude supprime nos résolutions formelles, nos décisions conscientes. Si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, nous devons admettre qu'une habitude dispose de cette faculté parce qu'elle est une part intime de nous-même. Elle a la main sur nous car nous *sommes* des habitudes », je traduis. [14], part 1, section 2

⁴⁴ « Quel que soit le sens que l'on accorde au mot volonté, l'ensemble des habitudes constitue la volonté », je traduis, *Ibid.*

Alors comment comprendre les aphorismes de Clausewitz et Beaufre qui identifient la volonté comme déterminant de la victoire ? Si la volonté est en quelque sorte supplantée par les habitudes, alors *la guerre consiste en un affrontement d'habitudes*. Dès lors, comment disposer de celles qui permettront de l'emporter ?

4.1.2 L'OPS design, méthode deweyenne de construction de l'habitude souhaitée

Pour atteindre son but, plutôt que de décréter vouloir l'atteindre par un acte de volonté, il s'agit donc de modeler nos habitudes ; or, comme celles-ci sont conditionnées par notre environnement, il s'agit de modifier ce dernier. Pour reprendre l'exemple de l'individu qui ne se tient pas droit, pour qu'il réussisse à se corriger, il lui faut créer les conditions qui lui permettront d'y arriver, autrement dit, modifier son environnement : « *conditions have been formed for producing a bad result, and the bad result will occur as long as those conditions exist* ». ⁴⁵

Pour cela, il faut utiliser des « moyens », c'est-à-dire des outils pour interagir avec le milieu, ce qui pose la question classique du dualisme entre « moyens » et « fin ». L'agencement et le rapport entre les deux qu'établit Dewey est particulièrement frappant pour un militaire, car on découvre qu'il expose en 1922, dans *Human Nature*, la technique de « l'ops design » pratiquée de nos jours ⁴⁶. L'extrait suivant pourrait ainsi figurer dans une doctrine de planification actuelle :

The « end » is merely a series of acts viewed at a remote stage; and a means is merely the series viewed at an earlier one. The distinction of means and end arises in surveying the course of a proposed line of action, a connected series in time. The « end » is the last thought of; the means are the acts to be performed prior to it in time. To reach an end, we must take our mind off from it and attend to the act which is next to be performed. We must take that the end. ⁴⁷

Dewey décrit ici très précisément le principe de l'OPS design où l'état final recherché est atteint en réalisant chronologiquement et logiquement une suite de « conditions décisives » qui sont autant d'étapes intermédiaires et qui sont elles-mêmes constituées d'un ensemble d'actions à réaliser. Il illustre son propos en prenant l'exemple d'un alcoolique qui essaierait d'arrêter de

⁴⁵ « Les conditions ont été établies de telle façon qu'elles produisent un mauvais résultat, et ce mauvais résultat se poursuivra tant que ces conditions existent « (je traduis), *ibid*

⁴⁶ Cf DIA 5b sur la planification des opérations militaires.

⁴⁷ « La « fin » est l'aboutissement d'une succession d'actes ; le moyen n'est que le premier acte de cette série. La distinction entre moyen et fin apparaît en étudiant le *chemin* d'une *ligne d'action* qui consiste en une connectée dans le temps. La « fin » est la dernière pensée, les moyens sont les actes à réaliser au préalable. Pour atteindre une fin, nous ne devons pas nous focaliser dessus mais tacher de réaliser l'action qui suit celle qu'on est en train de réaliser. C'est celle-ci que nous devons considérer comme une fin » (je traduis).

boire : « *To succeed he must find some positive interest or line of action which inhibit the drinking series and which by institutioning another course of action will bring him to his desired end. In short, the man's true aim is to discover some course of action having nothing to do with the habit of drink, which will take him where he wants to go.* »⁴⁸

Dewey montre par cette méthode qu'il n'est ni radical, ni utopique : le changement doit se faire pas à pas, progressivement, et ne pas chercher à réaliser directement la fin ultime. Autrement dit, en termes courants, il incite à ne pas prendre ses désirs pour des réalités et croire qu'il suffit de vouloir pour pouvoir. Dit également en termes courants : il est tout simplement pragmatique...

4.1.3 La force de caractère : un facteur améliorable

« Volonté » est également utilisé par les penseurs de la guerre dans son autre acception, celui de force morale, de détermination, de courage, de résilience. C'est en effet cette force de caractère qui permet d'accepter les sacrifices, les pertes et les destructions qui ne manqueront pas de survenir, même chez le vainqueur. Clausewitz y fait référence et met en lumière toute son importance : « Alors que la faiblesse morale et physique incite toujours à l'abandon, il faut toujours et encore pour atteindre le but une volonté de fer, une endurance qu'admirent le monde et la postérité »⁴⁹.

Il est donc ici question de caractère, notion qu'aborde assez largement Dewey dans *Human Nature*. Il y explique que la volonté, au sens « d'avoir de la volonté », est une construction acquise puisqu'elle relève de l'habitude : « quelqu'un qui *n'a pas de volonté* est quelqu'un qui n'est pas capable de faire ce qu'il prétend vouloir faire... car il n'en n'a pas l'habitude ».⁵⁰

Ainsi, avoir de la volonté signifie avoir acquis l'habitude de réaliser ce que l'on veut. Il s'agit donc de la considérer comme un élément à développer et donc à prendre en compte, consciemment, dans la planification et l'entraînement. En quelque sorte, elle constitue une disposition inconsciemment acquise mais dont l'apprentissage doit être construit consciemment.

En fin de compte, ce qui permettra à une armée de l'emporter réside en grande partie sur la façon dont elle se sera entraînée à réaliser ce qu'elle veut faire, à construire une habitude lui permettant *de pouvoir ce qu'elle veut et non de simplement vouloir ce qu'elle peut.*

⁴⁸ [14], part 1, section 2, je souligne.

⁴⁹ [15], livre 3, chapitre 7, p.195

⁵⁰ [14], part 1, section 2.

L'habitude détermine donc ce que l'on veut comme ce que l'on peut. Or, par ailleurs, l'histoire militaire montre que ce sont l'innovation et la surprise qui permettent de prendre souvent l'ascendant. Dès lors, comment l'habitude peut-elle être « originale » ?

4.2 La capacité à innover : un produit de la conflictualité entre habitudes

4.2.1 L'habitude, un frein naturel à la nouveauté...

Les habitudes individuelles (*habits*) sont à distinguer des habitudes collectives (*customs*). Ces dernières sont conservatrices car elles ne sont modifiables que très lentement puisqu'elles sont le fruit d'une vision partagée par la communauté. Ces habitudes collectives, ce sont les doctrines et ce qui les sous-tend, notre conception du combat et de la guerre. Selon cette vision, on peut imaginer qu'il n'est pas aisé de modifier nos façons de faire. En réalité, l'habitude individuelle est quant à elle davantage malléable.

4.2.2 ... néanmoins modifiable

D'après Dewey, on l'a vu, les habitudes sont en réalité *des instincts modifiés par l'environnement*. Ainsi, on peut considérer que l'habitude est fonction de deux variables : l'organisme (siège des instincts) et l'environnement. Faire évoluer nos habitudes nécessite donc qu'au moins l'une de ces deux variables évolue.

Le changement de l'organisme n'est pas réellement envisageable car cela reviendrait à devoir faire évoluer nos instincts qui, innés, ne peuvent justement être modifiés. C'est donc plutôt par une modification de l'environnement que les habitudes peuvent évoluer.

En pratique, le changement d'environnement peut se comprendre soit comme l'environnement physique, soit l'environnement social.

Concernant l'environnement physique, on notera que seule l'interaction organisme / environnement, c'est-à-dire l'action, peut conduire à une modification des habitudes. Cela justifie encore l'entraînement et les *drills*, ce que le colonel Goya décrit très bien dans son ouvrage *Sous le Feu*⁵¹.

Mais les habitudes peuvent également se modifier par un changement de l'environnement social. Concrètement, cela signifie que nos habitudes se confrontent à des habitudes d'autres individus, différentes. Cette confrontation, voire parfois contradiction, peut apparaître lorsque se confrontent des habitudes formées dans des environnements différents, soit spatialement, soit temporellement.

⁵¹ Michel Goya, *Sous le Feu, la mort comme hypothèse de travail*, ed Tallandier, 2014

La différence spatiale résulte de l'ouverture, des échanges et des brassages. La différence temporelle explique quant à elle les conflits de génération dans un monde qui évoluent désormais significativement à l'échelle d'une seule génération. Ces conflits permettent de libérer à nouveau les instincts et de constituer un moment de création faisant émerger de nouvelles habitudes. La pensée de Dewey est donc un appel à l'ouverture à l'autre, à la confrontation d'idée qui permet de démultiplier le champ de l'expérimentation par le truchement de la rencontre avec d'autres individus.

4.3 Les habitudes spécifiques et le débat art/science

Cette approche permet d'apporter également un nouvel éclairage sur la question de la nature de la planification (comme art ou science). En termes deweyiens, une planification consiste à mener une enquête. Or, sa résolution se révèle unique, individuelle, car sous tendue par les habitudes acquises par l'expérience de chacun. Ce en quoi, ceux qui « ont l'habitude » des opérations résolvent nécessairement différemment le problème que les novices et *a fortiori* que les somnambules intellectuels. Cela peut expliquer la position parfois perçue comme hautaine de « l'homme de terrain », qui sent bien que sa façon de résoudre le problème est différente. Il peut alors être tenté, pour se démarquer, de mettre en avant une dimension « artistique » – voire de « génie » – de son travail, une part d'inexplicable que ne pourrait intégrer une démarche purement scientifique. Cela ne préjuge néanmoins en rien de la valeur de sa production, car sa seule expérience, intégrée dans ses habitudes spécifiques, ne suffira pas à penser de façon pragmatique, c'est-à-dire à augmenter sa réflexion par des habitudes collectives érigées en abstractions (principes stratégiques mais aussi doctrines). Ce travers ne résulte pas tant d'une ignorance de ces principes que d'une forme de rejet, puisqu'il cherche à privilégier sa propre expérience sur celles des autres, qu'il n'aura pas vécues.⁵²

⁵² Le manque d'homogénéité de certaines procédures militaires très techniques comme celles de la libération d'otage illustre les difficultés qu'il y a à faire accepter par les opérateurs des règles qui s'imposent à tous. On pourra sans doute mettre en avant d'autres causes (manque de dialogue, volonté d'imposer ses vues), mais le fond du problème réside dans la conviction que les procédures élaborées par un groupe ou une unité, issues d'une expérience qui leur est propre, a une portée universelle. Il s'agit donc bien du rejet des abstractions...

CONCLUSION

Ce que l'on entend généralement par « pragmatisme » n'est donc pas inexact : il s'agit bien, fondamentalement, d'avoir en permanence le souci de savoir si les solutions que l'on envisage fonctionneraient en pratique. Néanmoins, les applications des concepts philosophiques issus de la pensée de Dewey amènent bien plus loin que cette exhortation à rester « concret », « terre à terre ». Ainsi, ce travail aura conduit à quelques propositions d'ajustement de la COPD, qui invitent à une pratique plus systématique du *wargame*, et qui affirment la nécessité d'intégrer et de faire vivre les abstractions militaires que sont les principes stratégiques.

L'étude du concept d'habitude conduit à porter un regard nouveau sur la volonté, présentée par les penseurs militaires comme déterminant de la victoire. En réalité, il convient surtout et avant tout de s'entraîner et accumuler l'expérience opérationnelle, condition indispensable pour pouvoir réaliser ce que l'on souhaite. Pour cela, nous avons découvert que Dewey préconise une méthode qui est encore appliquée de nos jours et dont il pourrait sans doute revendiquer la paternité : l'*Ops Design*. Plus généralement, cet exemple illustre tout l'intérêt pour le militaire de nourrir sa réflexion par la philosophie, elle qui élabore des concepts novateurs qui trouvent, on le voit, des traductions concrètes. Pour cela, l'officier doit demeurer un penseur actif de façon à construire une réflexion militaire plus dense qu'elle ne l'est aujourd'hui, en école, mais aussi en unité et en état-major.

Il s'agit donc finalement de faire mentir Dewey contre lui-même : non seulement, contrairement à ce qu'il affirme, les militaires peuvent penser, mais conformément à ce qu'il prône lui-même sur la nécessité d'éviter tout somnambulisme intellectuel, ils en ont même le devoir... et le devoir de le faire savoir !

5 BIBLIOGRAPHIE

Pragmatisme :

[1] Hookway Christopher, Pragmatism, in : « stanford encyclopedia of philosophy” *First published Sat Aug 16, 2008; substantive revision Mon Oct 7, 2013*

<http://plato.stanford.edu/entries/pragmatism/>

[2] Pereira Irène, « La théorie pragmatiste de l'action collective de Dewey », dans *revue ¿ Interrogations ?*, N°5. L'individualité, objet problématique des sciences humaines et sociales, décembre 2007 [en ligne], <http://www.revue-interrogations.org/La-theorie-pragmatiste-de-l-action>

[3] Dewey John, *Reconstruction en philosophie* [titre original *Reconstruction in philosophy*], Trad. de l'anglais (États-Unis) par Patrick Di Mascio. Collection Folio essais (n° 585), Gallimard. *Parution : 06-02-2014*

[4] Dewey John, *The Theory of Inquiry*, New-York, Henry Holt and Company, 1938. Traduction française : *Logique. La Théorie de l'Enquête*, éd. Gérard Deledalle, Paris, PUF, 1967

[5] Dewey John, *Le public et ses problèmes* (trad. Zask J.), *Œuvres philosophiques II*, Pau/Paris, PUP/Farrago/Éd. Léo Scheer, 2003 [1927], p. 71

[6] Dewey John, « La réalité comme expérience » », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 9 | 2005, mis en ligne le 11 février 2008. URL : <http://traces.revues.org/204/> ; DOI : 10.4000/traces.204

[7] Emission du 06.05.2014 de la série « les nouveaux chemins de la connaissance : « la croyance 2/4 : Faut-il croire pour agir ? » », invité : Stéphane Madelrieux.

<http://www.franceculture.fr/emission-les-nouveaux-chemins-de-la-connaissance-la-croyance-24-faut-il-croire-pour-agir-2014-05-06>

[8] Lavelle Sylvain, *Les philosophies du pragmatisme et la relation entre théorie, pratique et technique*, 2007. <http://base.d-p-h.info/fr/fiches/dph/fiche-dph-7197.html> :

[14] Dewey John, *Human Nature*, édition de 1922

Théorie de l'enquête

[9] Mérigot Bernard: <http://www.savigny-avenir.info/> post du 4 mars 2013 ISSN 2261-1819 BNF. Dépôt légal du numérique, 2013.

[10] Gros Aurélien, « Les formes de l'enquête historique : John Dewey et Max Weber », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], 07 | 2011, mis en ligne le 10 mars 2011, consulté le 31 décembre 2015. URL : <http://acrh.revues.org/3668> ; DOI : [10.4000/acrh.3668](https://doi.org/10.4000/acrh.3668)

Pensée de la guerre :

[11] Yann Couderc : <http://suntzufrance.fr/art-de-la-guerre-ou-science-de-la-guerre/> et <http://suntzufrance.fr/sun-tzu-vs-clausewitz-art-de-la-guerre-ou-science-de-la-guerre/>

[12] Stéphane Taillat, Joseph Henrotin, Olivier Schmitt, *Guerre et stratégie*, PUF, 2015

[15] Clausewitz, *De la Guerre*, Perrin, 2006

Art, science, et créativité :

[13] Arthur Koestler, *Le Cri d'Archimède*, Paris, Les Belles Lettres, septembre 2011.